

L'INUTILE COGNÉE

*J'ai dit : Mon Dieu faites que ce jour soit très long
Et que mon cœur sensible y trouve sa pâture ;
Faites qu'ayant tout vu, je goûte l'heure pure
Du travail créateur, qui fait briller le front.*

*J'ai dit : O douce nuit, sois pour moi très paisible,
Laisse-moi semer, mélancolique semeur,
Les grains sacrés pris à la moisson de mon cœur
Et qu'aux pensers féconds, les mots durs soient un crible.*

*J'ai bien dit tout cela mais je n'en ai rien fait !
Voir la nuit qui passe et s'en va, calme et grande,
J'aurais pu jeter ce que nuls marchands ne vendent,
Des pensers plus qu'humains et des rêves parfaits.*

*Mais quoi, je suis resté devant la page blanche,
Avec le lâche effroi du labeur désiré
Pourtant, et j'ai maudit mon cerveau torturé
Comme un outil précieux, qui n'aurait plus de manche.*

CHARLES TALBÈRE.

ENFANTS ET VIEILLARDS

Qui de nous n'aime les enfants et ne se plaît avec eux ? Qu'ils sont beaux et charmants ! Est-il dans la nature, au mois de mai, des fleurs qui aient plus de grâces ? On n'est heureux qu'à leurs côtés, et on regrette amèrement les heures passées sans les voir et les entendre.

Que leur babil est adorable ! Le gazouillement le plus mélodieux des oiseaux ne saurait l'égaliser. Enfants, nous vous aimons, parce que vous venez de quitter le ciel et que vous avez encore la beauté, les grâces et la pureté des anges, vos frères.

L'enfant joyeux court, saute et crie. Nul n'est plus heureux que lui. Ses yeux d'azur se portent souvent vers le ciel d'où il vient et où il espère retourner un jour. N'est-ce pas là sa belle, sa riante, son harmonieuse patrie ?

Vieillards aux cheveux blancs, qui ne vous aimerait aussi et ne serait pour vous plein de respect et de vénération ? Vous ne tarderez pas à remonter au ciel. Encore quelques jours, et vous aurez terminé votre long pèlerinage, et vous quitterez ce lieu d'exil, qui n'est pas votre véritable patrie.

Profondément courbé sous le poids des années comme un arbre chargé de fruits, un vieillard chemine à pas lents, et ses yeux ne quittent pas la terre qui va le dévorer. La poussière ne tardera pas à devenir poussière. Ainsi Dieu le veut. Encore quelques jours, et il dira un éternel adieu à ce lieu d'exil et d'expiation.

Espérez, vous allez enfin être heureux. Je vois déjà sur votre noble visage un rayon du ciel. Les êtres qui en viennent et ceux qui y retournent en conservent une longue empreinte. Ainsi, avant que le soleil se montre à nous et après qu'il s'est dérobé à nos regards, le sommet des montagnes est embelli et coloré par ses rayons vermillés.

L'enfant est plein d'illusions, le vieillard, au contraire, n'en a plus. L'un entre dans la vie, vif et gai comme un pinson au renouveau ; l'autre en sort, l'amertume et la douleur dans l'âme. De ces deux êtres quel est le plus digne d'envie ? Le vieillard. Qui pourrait en douter ?...

Que d'enfants pleins de grâce et d'innocence quittent, chaque jour, cette terre, vallée de larmes, en

montant au ciel, leur douce, embaumée et charmante patrie, belles et blanches colombes, qui se hâtent de regagner à tire d'ailes leur nid de mousse frais et joli.

Je ne puis voir un de ces nombreux enfants, bouton de rose arraché à sa tige, sans plaindre son père malheureux, sa mère infortunée, et unis mes larmes aux leurs. Qui ne compatirait à leur sort ? En est-il de plus digne de pitié ?...

Quelle immense douleur ne pâlit devant celle-là ? Étoile éclipse, mise dans l'ombre par le soleil. On ne se console jamais de votre perte, enfants qu'on aime quelquefois jusqu'à l'adoration. Votre emportez au ciel avec vous et notre joie et notre bonheur et les illusions les plus charmantes de vos parents, et ne leur laissez, hélas ! que la tristesse et les larmes pour vous pleurer toujours.

Enfant, vois comme tout passe avec rapidité dans la nature et sur la terre. Rien n'est éternel ici-bas. Tout fuit, tout s'éteint comme un songe au réveil. Nous passerons aussi, enfant, et nous ne serons plus, et un passant distrahit foulera nos cendres. Mais nos âmes ne mourront pas. Quand nous aurons rendu le dernier soupir, elles iront au ciel sur les blanches ailes de la vertu...

Chanoine D'AGRIGENTE.

Villa Mon-Repos, (France) juillet 1899.

RÉVERIE.—LA NUIT

L'astre du jour a parcouru sa route quotidienne dans l'immensité du ciel, fécondant de ses chauds et brillants rayons la plaine verdoyante, couverte de pampres vermeils et de blonds épis, la prairie fleurie où broutent et bondissent en paix les blancs moutons et les jeunes agneaux. Déjà ses rayons rougeâtres s'effacent derrière la masse liquide de l'océan uni et calme ; le paysage prend une teinte rosée, les gros nuages sont d'un rouge orangé et le ciel a pris une belle teinte azurée. Peu à peu le globe de l'astre du jour s'efface, disparaît, s'éteint derrière les flots de cet océan sans limites.

Tout rentre alors dans le silence, les mille bruits du jour cessent : le laboureur rentre son attelage rompu de fatigue, le berger revient à son hameau, modulant des airs nouveaux sur sa flûte, le bêlement des brebis et des jeunes agneaux se mêlent aux chants rustiques des vigneronniers rentrant dans leur foyer après une longue et pénible journée de travail. Ces sons mélodieux, ces chants rustiques, ces cris d'animaux divers forment une mélodie champêtre et agréable autant qu'originale.

Assis au bord d'un riant ruisseau, sur le frais gazon, au milieu des reines-marguerites au cœur d'or, et des mille fleurettes odoriférantes, je prête une oreille attentive aux mille bruits bizarres qui me charment et m'enchantent.

Peu à peu le silence s'étend, s'étend davantage, tout est en paix dans la campagne, à peine le petit grillon courant dans l'herbe en fleur, le bruit des ailes de la chauve-souris poursuivant les insectes dans l'obscurité, les dernières notes des gentils petits oiseaux perchés sur les plus hautes branches des saules viennent rompre ce majestueux silence qui nous entoure, nous enveloppe et nous charme.

Oh ! que l'on est heureux alors ! comme on est content si l'on a bien rempli cette journée qui finit ! Que l'on repose tranquille lorsque la nuit aux sombres voiles descend sur notre planète, comme on se livre avec délice à Morphée ! Comme on repose agréablement entre les bras du dieu du sommeil et des rêves ! et comme on prend de nouvelles forces avec ce doux repos !

Admirez la nature au dehors. Le firmament brille de myriades de feux nouveaux, de brillantes étoiles d'or illuminent la sombre voûte qui nous recouvre, et

Phœbé, la blonde Phœbé, se montre dans tout son éclat, dans toute sa rondeur ; alors le poète à l'imagination féconde admire ces beautés ; il rêve de ce bien-être que le vrai croyant aperçoit seul dans les charmes de cette nature, vrai miroir où se reflètent les bontés divines et les biens d'une vie de bonheur, de joie et de félicité promise, par nos saints livres, aux élus de Dieu.

Paul Calmet.

M. HENRI BARBEAU

M. Henri Barbeau est né à Laprairie, le 2 août 1832. C'est en cet endroit qu'il fit ses études commerciales sous la direction des RR. PP. Jésuites, qui desservent cette cure depuis leur rentrée au Canada. Son professeur fut M. H. O'Regan.

M. Barbeau entra dans les affaires en commençant par être commis ; il occupa ainsi différentes places à Laprairie, puis à Montréal. Après quoi, il entreprit de faire le commerce pour son propre compte et ouvrit une maison à Saint-Hyacinthe ; il la dirigea avec un vrai succès de 1858 à 1870.

Vers cette dernière époque, il fut nommé syndic officiel, puis estimateur dans l'intérêt de la compagnie du *Trust and Loan of Canada*, dans le même district.



La Banque des Marchands ayant résolu de fonder, à Saint-Hyacinthe, une succursale, premier établissement de ce genre en cette ville, la réputation d'homme d'affaires que s'était acquise M. Barbeau, son intelligence, son habileté, sa ponctualité dans les fonctions délicates qu'il remplissait, le désignèrent comme gérant de la succursale nouvelle.

Huit ans après, M. Edmond Barbeau, son frère, gérant de la Banque d'Épargne de la Cité et du District de Montréal depuis trente ans—la plus belle institution financière du pays—M. Edmond Barbeau, disons-nous, voyant sa santé s'altérer, se démit de sa charge et M. Henri fut appelé à lui succéder.

Il y a vingt ans que M. Henri Barbeau occupe cette situation élevée ; et il y a mis tant de prudence, tant de tact, tant de science et de dévouement, qu'il est considéré comme l'un des chefs les plus distingués du commerce et de la finance. Il se prodigue à tous, faisant avec bonheur participer à ses lumières tous ceux qui recourent à lui.

Si tous les chrétiens de nom étaient des chrétiens de fait, la question sociale serait résolue.

La vertu, aimables lectrices et chers lecteurs, prime la beauté et le talent.—LANDIVAUX.